Contre-ordre

David Poullard

feuille de salle

Préparée dans le cadre de quatre temps de résidence dans nos ateliers, cette exposition permet à David Poullard de continuer et présenter les recherches qu'il poursuit depuis plusieurs années en interrogeant le proche, le banal, le commun et l'ordinaire. Pour lui, il s'agit alors de recenser, explorer, questionner et envisager autrement les signes qui nous entourent au quotidien : les lettres, les mots, les discours, les lignes, les surfaces et les textures. De cette prospection se dégagent des thèmes qui l'animent et structurent ses productions : ordre / désordre, injonction / désobéissance, norme / imprévu, conditionnement / chemins de traverses.

Les formes, gestes et matières – signalétique routière, flèches directionnelles, systèmes d'écriture et de lecture – qu'il explore, manipule et détourne lui permettent de fouiller plus profondément ces territoires dont il fait émerger un éloge du désordre, du faux, du presque rien.

Les projets déployés dans l'exposition sont liés par leur dimension à la fois poétique (étonnement du quotidien, détournement du monde) et politique (critique de l'injonction, de la standardisation). Chacune renforçant l'autre et dont David a cherché à trouver leur point d'équilibre. *Contre-ordre* est une invitation à aborder en toute liberté, avec humour et malice, notre quotidien et les signes qui l'habitent et l'animent.

Rendez-vous :

visites guidées :
sam. 7/12, 11/01 et 22/02 à 16h

atelier créatif :
sam. 11/01 à 17h

David Poullard

David Poullard partage sa vie entre l'enseignement, la commande et ses projets, mais reste toujours au service des mots. Les mots et les lettres qui leur donnent forme, tel est son champ d'investigation pour ses créations typographiques, ses travaux de signalétique, ses recherches graphiques et linguistiques. Ses productions, explorations sociologiques, linguistiques et patrimoniales, interrogent le rapport entre écriture et pratiques sociales. Elles détournent les inscriptions de la rue et jouent avec leurs origines populaires. Ses travaux personnels s'orientent vers l'édition de livres et plus récemment vers des propositions d'expositions.

David commence ses études par un Bac pro électronique, puis suit ce cursus : BTS Expression visuelle, design graphique, École Estienne, Paris ; DSAA, Diplôme supérieur des arts appliqués, option création typographique, École Estienne, Paris ; DEA de sémiologie au Centre d'étude de l'écriture, Université Paris VII, Jussieu, 1996.

J'ai été formé par un enseignement assez traditionnel de la typographie : il y avait de la calligraphie, de la stabilisation de caractères, un enseignement qui sert à apprendre à dessiner et à reproduire des caractères « virtuoses ». Après le DSAA, j'ai fait des études de sémiologie et basculé d'une formation très technique vers une réflexion sur l'écriture que je n'avais pas. J'ai obtenu un DEA de sémiologie et fait des lectures que je n'aurais pas faites ailleurs.

Cela lui permet aussi d'étudier pendant un an les enseignes des commerces de deux rues distinctes, l'une d'un quartier populaire et l'autre d'un quartier très aisé (les rues de Ménilmontant et d'Auteuil), et de comparer le même type de petits commerces, d'analyser ce qu'il y avait dans l'espace de la vitrine, dans l'espace de l'enseigne, quelle nature de texte, quelle quantité, quelles formes typographiques etc. avec de multiples hypothèses.

Ces études universitaires m'ont été utiles pour une approche analytique très précise.

Il entre à l'Atelier national de recherche typographique de Nancy, en 1997, où il développe une police de caractères typographique inspirée du métro parisien.

Pendant un an, j'ai fait des photos des noms de stations du métro parisien. J'ai documenté ce patrimoine en carrelage et j'ai créé une typographie, qui était alors mon projet de diplôme, et que je fais encore aujourd'hui évoluer car il y a plein de graisses (en typographie, la graisse est l'épaisseur d'un trait ou d'un caractère) à développer. Je ne la diffuse pas, je la garde pour moi : c'est en quelque sorte mon outil d'artisan, dont je me sers beaucoup pour mes travaux sur la langue. Je l'ai nommée *L'ordinaire*.

Il réalise, en 2001 et en 2004, d'autres polices de caractères pour la signalétique de stations de métro (entrées des stations Guimard) et de RER (affichage LED des têtes de train).

À partir de 2002, il assure le suivi des projets de fin d'étude du DSAA communication visuelle de l'école Olivier de Serres. Il enseigne ensuite le design graphique et typographique dans différentes écoles d'art et de design en France, à Amiens, au Havre et à Valence pendant dix ans.

Depuis la rentrée 2018, il enseigne à l'école supérieure d'art d'Aix-en-Provence en option art en tant que responsable de l'atelier édition imprimée.

Ce passage de l'option design graphique à l'option art est assez symptomatique de ce que j'essaie de transformer dans ma pratique. J'ai longtemps été, et je le suis toujours, designer graphique. Je travaille pour des maisons d'édition et je conçois des livres. Le cœur de ma formation, c'est le dessin de caractères typographiques. J'en ai dessiné quelques-uns, parfois dans le cadre de commandes, et en parallèle j'ai travaillé sur des projets auto-initiés, qui rentrent plutôt dans le champ de l'art que dans celui, à proprement parler, du design graphique. Un glissement s'opère dans mon travail, depuis le champ du design graphique vers le champ de l'art, notamment depuis cinq ans, depuis que j'habite à Marseille et que je prends moins de commandes pour développer davantage mes projets.

Ses influences et sa singularité

David Poullard a développé depuis quelques années un lien avec la flânerie. Être dans la rue, prendre le temps de voir ce que l'on ne regarde plus, faire des photos. Regarder et questionner les signes et les textes de la rue, les habitudes quotidiennes, l'ordinaire et le banal des choses que l'on pratique tous les jours mais sans les interroger. Il cite *Approches de quoi ?*, de Georges Perec, ce magnifique texte introductif de l'infra-ordinaire.

La porte d'entrée à ce travail a été pour moi Georges Perec, quand j'avais 25 ans et que des profs m'ont mis cet auteur entre les mains. Souvent, les dispositifs que je propose aujourd'hui sont dans cet esprit-là, une invitation faite au public de trouver une autre façon de regarder ce qui est banal et évident, et digne d'intérêt. **Ses autres influences sont un mélange de Gérard Paris-Clavel, de Pierre di Sciullo et de Vincent Perrottet.** Pierre di Sciullo a beaucoup compté dans mon parcours. Il a réussi à m'ouvrir au champ de la poésie, m'a permis de m'emparer pleinement de l'écriture, de ne pas en avoir honte. Comme je ne lisais pas de poésie, j'avais plein d'a priori là-dessus. Lui avait de l'aisance avec cette idée d'amener par les formes, à la fois un travail d'expérience plastique et un travail d'expérience littéraire.

David a également été très influencé par Gérard Paris-Clavel avec qui il a collaboré sur des projets de recherches. C'est l'un des fondateurs de Grapus, un collectif de graphistes plein d'audace et de culot graphique, qui a également beaucoup nourri David.

Il essaie d'utiliser un vocabulaire plastique qui ne soit pas détaché d'une culture populaire. Il est attentif aux signes du banal, compréhensibles par tous ; il m'a éveillé à cela.

Il a aussi des affinités avec Paul Cox et *Ces nains portent quoi ?*, où le banal opère un joyeux glissement vers l'absurde. Ces rencontres et ces influences confèrent une dimension poétique et politique à ses créations. Dans l'histoire et l'environnement de David Poullard, le lien avec la lecture, l'écriture et la poésie n'est pas chose facile. Il y vient en faisant le chemin à l'envers à partir de son apprentissage de la typographie et du dessin de lettres.

Je suis venu au texte en partant du gros plan, de l'ultra gros plan sur des détails d'empattement, en réglant des courbes, etc. Quand les lettres sont faites, il faut écrire du texte pour régler les approches entre les lettres, les espacements. Alors je tape du texte pour effectuer ces réglages, au hasard, d'une façon instinctive, des mots que j'aime : là se trouvent mes premières émotions par rapport à l'écrit, avec ces mots qui apparaissent et s'associent « par hasard ». On est sur des détails formels, plastiques, tu règles les approches, tu écris du faux texte, tu en perds le sens des mots, et ce sont là pour moi des moments de pure expérience poétique. **Cette fibre poétique transparaît aussi dans ses travaux, bien que ses motivations soient plus politiques que poétiques. *Contre-ordre* est une approche politique, contestataire d'un ordre et d'un conditionnement, une vigilance sur l'ordre. Le fait de s'intéresser à ce qui est banal est déjà pour lui un acte politique. Le questionnement de l'obéissance est devenu un sujet de ses travaux :** J'ai l'impression que l'obéissance n'a jamais été aussi présente, envahissante, empêchant petit à petit toute forme d'invention.

En 2016, sa première exposition d'importance au Studio Fotokino, à Marseille, en partenariat avec le Centre national des arts plastiques, propose une déambulation dans ses chemins de lecture. En 2018, à l'Espace Vallès, près de Grenoble, il rend hommage à Georges Perec à travers des dispositifs qui montrent au public que la langue est mobile et multiple.

Le point de départ de tous les projets que je vais présenter est l'observation des phénomènes et des choses que je vois dans mon quotidien, la signalétique urbaine par exemple. C'est le terreau des idées qui ont germées, de celles qui existaient déjà et de celles qui sont nouvelles.

Il y aura des projets qui contiendront encore du texte, mais une majorité se sont «émancipés», «évadés» de la question de la lecture, ou plus particulièrement de la lecture des lettres, parce que je viens de là. J'ai été formé et formaté à dessiner des lettres, à réaliser des commandes avec des lettres, de l'écriture, de la lecture. Pour moi, l'intérêt de cette exposition c'est justement d'aller là où je n'osais pas aller avant, c'est-à-dire vers quelque chose qui concerne le langage visuel. Il y aura des syntaxes de formes, mais il n'y aura plus de texte, ou peu.

Les formes que je vais proposer sont à l'origine non déformées, et mon système permet de les déformer, de commencer à les altérer, à les contredire ; c'est un travail de contradiction. Je m'amuse à jouer avec les ordres, c'est-à-dire à déjouer les ordres. Cela m'a beaucoup aidé de trouver le titre de l'exposition, *Contre-ordre*, et de pouvoir m'appuyer dessus, car il cache et révèle tout un programme. C'est le titre qu'il me fallait pour déployer les idées que j'avais en tête, tout a commencé à se relier, toujours sur ces questions de prendre un ordre, de le retourner, le dévier, le contredire. On a alors plusieurs manières d'envisager le projet : soit il nous amène ailleurs, soit il devient joyeux parce qu'il y a de la rébellion, soit on peut avoir le choix de remettre les choses en ordre ou d'amplifier le désordre. J'aime aussi l'idée de proposer une liberté au public car il n'est pas face à des œuvres figées et je l'invite à prendre la main sur ce qui lui est présenté. On est convié à recomposer la proposition, reformer le signe de départ – un peu comme un puzzle – ou bien désobéir, et j'espère bien qu'il y aura de la désobéissance !
Au Bel Ordinaire, j'aimerais que ces productions artistiques, dans ces espaces, permettent d'en ressortir nourri de l'envie de regarder autrement les choses, la vie justement, la vie de ces signes ordinaires qui nous entourent au quotidien.

Propos recueillis à Marseille, novembre 2018.

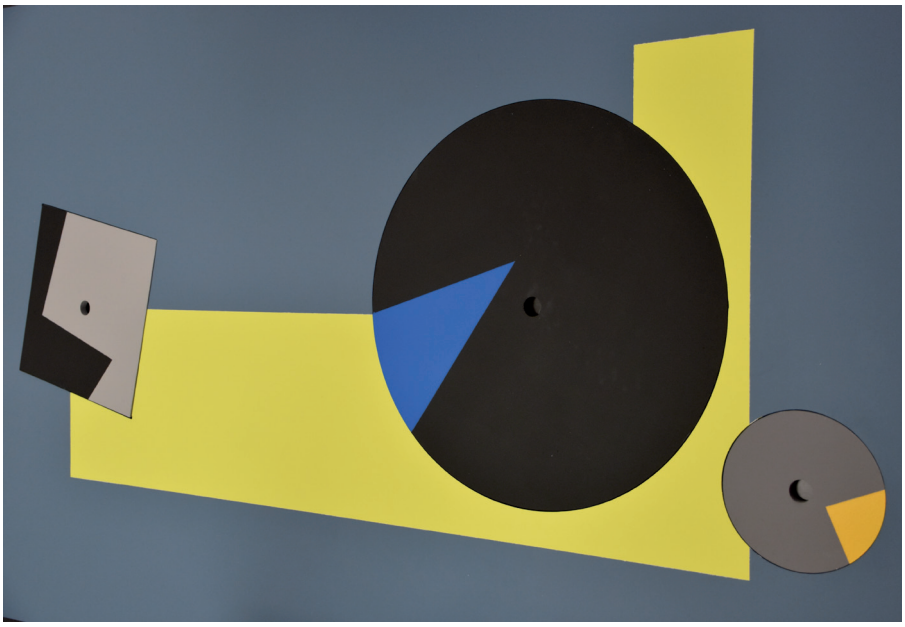
Signes au sol

salle bleue

David a vu un jour, dans la rue, une bande de marquage au sol, jaune, retournée, décollée du bitume sous l'effet du soleil. L'idée de cette installation vient de cette vision. Tous ces marquages de signalétique routière, que l'on voit aussi quand on est piéton ou cycliste, auxquels on est obligé d'obéir, et que l'on a appris à reconnaître. Ce n'est pas du texte mais c'est un langage, un système en place qui est partagé, une forme d'écriture. Ces marquages au sol répertoriés dans l'espace urbain sont des signes horizontaux dans leur usage dans l'espace public. Dans cette salle, ces signes sont reproduits à l'échelle 1, en vinyle de sol très basique, matériau banal, métaphore de ce que l'on peut trouver au sol dans une ville. Ils sont pour partie pendus sur les crochets de boucher déjà présents dans la salle, ou posés au sol, avec la possibilité pour le public de s'en emparer, de les décrocher, de les manipuler, et de composer des trajectoires selon les signes qu'il prend. Cela peut provoquer du dessin, du jeu de superposition et du jeu de retournement, mais aussi du vrac. Les plus grands signes sont accrochés, pendent et prennent un galbe, par leur poids ou leur forme, ils se retournent. Ils forment un volume nouveau, sculptural. Les signes plus petits sont posés à même le sol.
Ce qui intéresse ici David, c'est de proposer au public une expérience que l'on peut rarement faire, celle de prendre dans ses bras une flèche directionnelle. Sur une route départementale, une flèche directionnelle mesure 4 mètres. Cette possibilité de manipulation est une expérience un peu curieuse. Ce sont les signes de la rue, pas des signes inventés, des bandes courbes, droites, des marquages de parking, des flèches, des lettres de bus.

On trouve d'emblée la notion de contre-ordre et de retournement dans cette salle ; on peut contredire le sens d'une flèche. Il y a une fonction de départ que l'on connaît tous, que l'on a tous vécu, et l'on peut s'en amuser, c'est de l'ordre du jeu. Mais on peut s'amuser à extraire les signes de leur fonction de départ. Après, il y a la conscience ou non que l'on est en train de manipuler des signes injonctifs, mais déjà, l'expérience physique de tenir ces grands signes et de jouer avec est assez étonnante : peut-être ne regarde-t-on plus les signes de la même manière ensuite ?

Les non alignés
salle 3



Partant à nouveau de l'observation de l'espace urbain, David s'intéresse ici aux formes imprévues créées par la manipulation des plaques d'égoût, des regards électriques ou de la fibre optique. Il relève sur les trottoirs et la chaussée, les accidents de signalétiques, les signes déformés et contrariés par le repositionnement de ces plaques par un technicien inattentif à préserver la forme initiale de la signalétique directionnelle.

Je me suis aperçu que quand le marquage au sol chevauche ces plaques, on a souvent un phénomène de non-alignement : on enlève la plaque pour faire des travaux, et quand on la remet, on ne va pas la replacer forcément pile-poil dans le sens du signe. Ainsi, la grosse bande du stop peut se trouver déréglée par l'action humaine, par les interventions sur le réseau.

Transposant cette observation, David décide de créer une nouvelle installation pour l'exposition. Six panneaux rectangulaires, sur chacun d'entre eux est peint un signe graphique : forme géométrique de base extraite du vocubulaire de forme de la signalétique urbaine. Puis chaque panneau est évidé de différentes formes, rondes ou carrées, correspondant soit à une de ces plaques d'égout ou de réseau électrique qui émaillent les trottoirs et les routes. Le public est invité à recomposer, ou pas, les signes graphiques d'origine. Fonctionnant comme une sorte de puzzle, l'installation nécessite l'implication du public pour s'activer. La dimension du jeu est là, dans sa version obéissante, mais il n'est pas interdit de penser que d'autres visiteurs choisiront, au contraire, une posture de désobéissance, n'aligneront pas les plaques ou les mélangeront avec des signes différents. Avec cette installation, David explore un nouvel univers plastique qui se situe au-delà d'un jeu et qui ne correspond à rien de ce qu'il a fait précédemment.

J'arrive à un résultat que je n'avais pas cherché. Cette forme-là est un peu bizarre pour moi, des surfaces trouées avec des formes que l'on remet en place, du volume en lien avec l'espace qui nécessite le corps humain pour être manipulé. C'est un ensemble de formes géométriques affirmées, épurées, des formes élémentaires, et tout d'un coup cela crée des compositions nouvelles et assez abstraites, qui ne sont pas sans rappeler les constructivistes russes que j'affectionne, comme Alexandre Rodtchenko et El Lissitzky. J'aime atteindre ce qui se passe ici, que je n'attendais pas et que je découvre en même temps que je le fais. Ça n'a plus rien de très plausible dans notre environnement quotidien et pourtant ça vient de là : mon point de départ c'est l'observation du quotidien qui m'amène à faire ce genre d'installation. J'ai plaisir à faire ce grand écart, à utiliser le banal puis découvrir autre chose par la contradiction, par la recomposition.

Les chemins de lu
salle 2

Sur le mur se déploie un texte qui vous parlera de sens de lecture, de rapport au texte et à la langue si vous retrouvez votre chemin de lecture ! Cette installation in situ permet à David de déployer le texte à l'échelle de l'espace d'exposition et de lui donner une totale liberté de circulation. N'obéissant plus à notre système d'écriture/lecture occidental de gauche à droite, les phrases, les mots, les lettres, la ponctuation nous invitent à les suivre et à retrouver leur sens de lecture pour en décrypter leur sens. Notre œil sillone alors sur la surface des murs à la recherche du chemin de lecture.

Je joue ici avec le conditionnement très fort imposé par notre éducation pendant notre scolarité qui nous fait oublier que ça peut être autre chose, qu'on peut lire autrement. Quand on se prête au jeu, c'est assez facile.

Au centre de la salle, l'édition permet à David de mettre en relation l'espace du livre et celui de l'exposition en transposant sur un autre format cette écriture libérée du sens de lecture imposé.

Podium contrarié
Horloge augmentée
accueil

L'exposition continue de se déployer, toujours dans la logique du travail David : reprendre un ordre, commencer à le dérégler.

Un podium qui donne la marche la plus haute au 3e et où le gagnant se retrouve au niveau le plus bas. David inverse les chiffres pour contester le culte de la concurrence et de la compétition. Il cite Albert Jacquard : qu'est-ce qu'un gagnant sinon un fabricant de perdants ?

Une horloge aberrante qui n'affiche que des heures impossibles. Le temps est un conditionnement fort et la temporalité de 24 heures une invention. Au même titre que je titille le système d'écriture, je contredis là le système de la gradation temporelle et je décide que l'horloge peut dépasser 23h59.

Éditons
pupitre

Une dizaine de petits livres qui, chacun à leur manière, interrogent les injonctions ou les ordres.

Les phrases d'une lettre : syntaxe nouvelle qui permet d'énoncer une phrase en une lettre. La forme de la lettre est telle qu'elle nous oblige à dire, par exemple, que le T est un peu penché, un peu tordu, et on la lit *T tordu* donc *t'es tordu*. On obtient un jeu stupide qui produit des formes plastiques graphiquement assez étonnantes et des expressions très courantes.

Vérités contrariées : ces petits livrets parlent de contre-vérités sur les quantités, la géométrie, l'arithmétique, les horaires, les couleurs et la spatialité. Le texte vient affirmer quelque chose qui a priori n'est pas vrai par rapport à l'image.

Tentatives d'épuisement d'un signe du quotidien : dans la lignée des *Signes au sol*, cette série joue sur le glissement progressif d'un signe vers des formes étranges, n'ayant plus aucun lien avec leur sens initial.

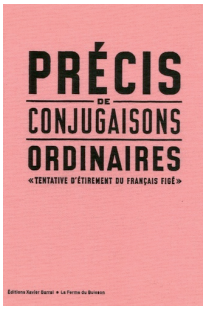
Moins : ici s'applique une forme d'obéissance à la fois critique et absurde qui conduit à appliquer une réduction systématisée à de grands classiques, sous l'angle de la blague, ce projet permet à David Poullard de prendre position : Ok, il n'y a plus de sous. Il faut réduire ? Pas de problème, je revisite le monde à l'aune de cette restriction qui nous est imposée.

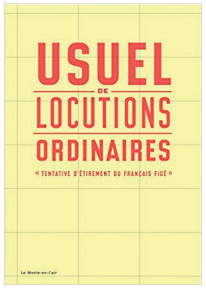
Qui… : ici sont rassemblées les expressions très connues comme « Qui va à la chasse perd sa place ». La mise en page et l'assemblage de l'édition permettent un curieux mélange et dorénavant : qui va à la chasse vole un bœuf, qui aime bien verra… Et David de préciser : De l'humour et de la stupidité, mais cela n'occulte pas non plus la question politique qui est derrière. Dans la langue, il y a des figements, des vérités assénées de l'ordre du proverbe, des vérités assez moralistes que l'on peut contredire. « Qui ne dit mot consent » est très contestable.

Les très précis
Bibli du BO

Depuis plusieurs années, David Poullard travaille en collaboration avec Guillaume Rannou, à questionner nos habitudes langagières. Ils ont écrit en 2006, avec Florence Inoué, un *Précis de conjugaisons ordinaires*, des locutions extraites du langage quotidien, passées à l'infinitif puis conjuguées à tous les modes et temps.

David Poullard et Guillaume Rannou ont ensuite écrit ensemble les *Très précis de conjugaisons ordinaires,* tables de conjugaisons complètes de verbes inventés dont la conjugaison permet, à un ou plusieurs endroits de la table, de retrouver une source usuelle. Neuf numéros thématiques des *Très précis* sont publiés à ce jour aux éditions Le Monte-en-l'air, 2013-2019. Cette librairie-galerie implantée à Paris dans le quartier de Ménilmontant à également édité l'*Usuel de locutions ordinaires. Tentative d'étirement du français figé* des deux auteurs en 2014.





BO le Bel Ordinaire
allée Montesquieu
64140 Billère
05 59 72 25 85
belordinaire.agglo-pau.fr

BUS P7, P8, T3
ouvert du mer. au sam.
de 15h à 19h, entrée libre